

CATHERINE GFELLER - EORPS TRANSITOIRES

PAUL ARDENNE

Photographe, vidéaste, performeuse, Catherine Gfeller arpente à travers son œuvre un territoire aussi familier que jamais colonisé, celui du corps contemporain. Le « corps » ? Pour cette plasticienne qui est aussi une femme de mots, quelqu'un qui ne manque jamais d'émailler ses images de sentences, de commentaires, de confidences plus ou moins avouées, il n'est ni cette figure triomphante que cisèlent caricaturalement publicité et mode, ni cette figure d'échec que vénère le culte du désenchantement. Une réalité incertaine, en quête de soi, plus sûrement.

Jamais d'ancrage

Le cadre où apparaît ce corps, d'abord. Des lieux familiers, un appartement, par exemple. Des lieux naturels, plage, forêt, sentier, aussi. La rue surtout – à New York, à Paris, à Los Angeles... – que l'artiste affectionne dans la mesure où les figures s'y multiplient, s'y croisent, s'y surajoutent les unes aux autres. Pour dire court, des lieux de vie où l'action, toujours, prévaut sur la contemplation (jamais d'immobilité), où quelque chose est en passe de se nouer ou de surgir, relation d'exception, sensation rare, début d'une histoire. Même si rien n'est simple. *Les Déshabilleuses* (2002) : une femme puis une autre puis une autre, dans un appartement, se déshabillent mais sans aller jusqu'à la nudité, chacune enlève ses vêtements comme autant de peaux qui ne dévoileront jamais la vraie peau, l'épiderme. *Les Frayeuses* (2007) : dans cette série de vidéos, chaque fois dans un milieu différent, une femme marche, on ne voit à l'écran que des jambes qui s'animent, du dessus, filmées en caméra subjective tandis qu'une voix off délivre des confessions qu'on ne peut relier à rien de tangible. *Versions d'elle* (2006) : en gros plan, des visages de femmes anonymes qui marchent dans la rue s'exposent en gloire mais fuitivement...

Catherine Gfeller, à contresens de l'art narratif et des mythologies personnelles, n'exprime pour nous que des moments, des interstices, des fragments d'être. Comme à dire : tout passe, nous n'aurons pas le temps de saisir l'essence des choses. Rien d'étonnant au fait que son travail d'artiste goûte les surimpressions, les télescopages visuels, l'entrechoc des images, l'enregistrement pur et simple (ainsi de ces « road movies » réalisés de filmer juste en se déplaçant). Pas plus surprenant n'est son goût du simultanément, comme le montrent de façon déclarative ses installations vidéo, multipliant les écrans et, sur chacun de ceux-ci, de multiples figures humaines dépareillées sans relation entre elles. Il en va là d'un travail sur le mouvement de la vie. Il

en va là de l'exposition, aussi, d'un espace-temps qui nous échappe, qui ne s'unifie pas, qui appartient à chacun de nous et de nos gestes, qui désolidarise les vies et leur devenir plus qu'il ne les conjoint.

Courir avec son ombre

Il y a là l'essence d'un manifeste, celui du corps comme lieu d'une volonté inaboutie d'échange et d'adhésion au monde. Le corps tel que nous le présente Catherine Gfeller n'est pas celui du vaincu : il est actif, dynamique, pensif. Il n'est pas non plus celui, osmotique, qui aurait à la fin pactisé avec son environnement quotidien ou symbolique : s'il bouge, s'agite, se démultiplie, élabore des stratégies existentielles, c'est faute d'avoir une claire conscience de son être, de son désir, de son lien au réel et à ses dispositifs. Comme le dit Catherine Gfeller en parfait analyste de son travail d'artiste, il s'agit pour l'occasion d'« offrir une vision du vivant, du grouillant, du bruyant. Comme si, au moment où le spectateur visionne ces images, la vie est encore en train d'avoir lieu, d'arriver, de bouger, de chercher, de parler ou de crier. À l'image de ces femmes qui marchent et murmurent sans fin, circulent en boucle, et ne se rattrapent jamais tout en ayant un pied sur leur ombre. »

L'œuvre de Catherine Gfeller se déploie comme une réflexion imagée, très incarnée aussi, sur le corps contemporain, celui de la femme avant tout autre. Qu'est-ce que ce « corps » ?, quel est-il ?, comment la vie s'en saisit-elle ?, quelles réponses offre-t-il ? L'option prise ici, c'est de rendre compte d'un corps insaisissable, quel qu'il soit : celui de passants pressés, identités qui ne font qu'apparaître de façon transitoire à l'écran, ou encore, par l'artiste, son propre corps quand elle s'« utilise » comme l'actrice centrale de ses productions plastiques, grimée, se coiffant de perruques changeant son apparence et variant son habillement de manière caméléonesque, comme pour ne jamais être reconnue... Comme à signifier, par la bande : le mouvement frénétique du monde contemporain invective sans cesse l'individu, il l'oblige à se requalifier sans délai, il est un tourment qui impulse paradoxalement la vie et lui donne son énergie. Le type d'images préféré de Catherine Gfeller n'est pas pour rien flottant, nerveux, brouillon parfois. L'*analogon* de nos conditions psychologiques à restabiliser sans délai.

Un art qui est une métaphore, tout à la fois, d'un effort : nous devons former de nous-mêmes une image sûre, pour fonder ce que nous sommes, et d'une déception : cette image sûre de nous-mêmes, elle se fait attendre, tout semble toujours devoir la remettre en cause. L'être, autant dire la dérive de soi et la quête concomitante de l'équilibre.